

L'Analyse textuelle

Paul Delbouille

Volume 5, Number 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500235ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500235ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delbouille, P. (1972). L'Analyse textuelle. *Études littéraires*, 5(2), 169–187.
<https://doi.org/10.7202/500235ar>

L'ANALYSE TEXTUELLE

paul delbouille

Lorsque l'un des responsables des *Études littéraires* m'a demandé de donner à sa revue un article sur l'analyse textuelle et lorsque, tout de suite après, j'ai accepté de répondre à une invitation qui est flatteuse à mes yeux, je n'ai pas deviné que j'allais me trouver embarrassé. C'est seulement plus tard, à l'instant où il a fallu tenir la promesse faite, que j'ai commencé à entrevoir toutes les difficultés de l'opération.

Je ne pouvais de toute évidence faire aux lecteurs des *Études littéraires* l'injure de leur proposer une analyse comme celles que nous publions depuis maintenant treize années dans nos *Cahiers d'analyse textuelle*. Je ne pouvais pas non plus, parce que c'est impossible, leur expliquer par le menu ce qu'est une analyse textuelle, alors qu'il leur suffit, pour le savoir, d'en lire une. La solution qui me parut devoir être retenue consiste à mettre l'accent, en essayant de les justifier, sur un certain nombre de principes essentiels qui distinguent notre manière de faire d'autres entreprises comparables.

L'exposé tel qu'on va le lire — je le dis moi-même pour désamorcer le reproche qu'on pourrait m'adresser — est très lacunaire et aussi, en plus d'un endroit, excessivement sommaire. Mais je crois que la nature même des questions abordées rend le débat impossible à vider. J'espère simplement que, telles qu'elles sont, les quelques pages que voici pourront servir à éclairer nos intentions.

□ □ □

Je ne crois pas me tromper en pensant que Servais Étienne¹ serait le premier surpris s'il pouvait apprendre que l'analyse textuelle, telle qu'il demandait à ses élèves de la pratiquer il y a plus de trente ans, est considérée aujourd'hui par certains comme une véritable « méthode », qui est digne de commentaires et sujette à discussion. Pour lui en effet, lorsqu'il renonça, vers 1935, aux travaux d'histoire littéraire auxquels il s'était consacré jusque-là et qu'il se mit à pratiquer ce qu'il a appelé l'« analyse textuelle », il s'agissait tout simplement d'entraîner ses élèves, futurs professeurs de français, à l'exercice exigeant d'une lecture attentive. L'essentiel de ses réflexions théoriques portait sur les raisons qu'il y avait, à ses yeux, de ne pas pratiquer inconsidérément l'histoire littéraire, non sur les difficultés de principe qu'il peut y avoir à lire un texte. « Les conseils que les jeunes gens sont invités à suivre », écrivait-il, « se résument en quelques propositions ». Et il les formulait comme suit :

Il faut lire attentivement, en songeant toujours que l'écrivain ne met à notre disposition que des mots ;

En songeant toujours que l'écrivain sait ce qu'il fait, même quand la chance l'a aidé dans ses trouvailles ;

Il ne s'agit pas d'expliquer l'idée de l'écrivain : c'est lui qui est là pour cela ;

Si l'on n'est pas décidé à sympathiser avec lui aussi longtemps qu'il est possible, inutile d'essayer ; il faut se laisser aller naïvement à la suite des mots : c'est difficile et indispensable ;

Mais le but n'est pas de noter la réaction du lecteur ; encore moins d'oublier cette réaction, sans laquelle le fait littéraire n'existe pas ; le but est de rendre compte des moyens du texte.

¹ Servais Étienne a été chargé de cours puis professeur d'histoire de la littérature française à l'Université de Liège de 1923 à sa mort, en 1952. Après avoir publié des travaux d'érudition, parmi lesquels figure sa thèse consacrée au *Genre romanesque en France depuis l'apparition de La Nouvelle Héloïse jusqu'aux approches de la Révolution* (Bruxelles, 1922), il s'est interrogé, dans sa célèbre *Défense de la Philologie* (Liège et Paris, 1933) notamment, sur la portée et l'intérêt de la discipline qui était la sienne. Il en est venu alors à la conviction que la première tâche du professeur de littérature était d'apprendre à lire à ses étudiants, ce qui l'a conduit à pratiquer, pendant vingt ans, ce qu'il a appelé l'« analyse textuelle ».

Bref, pendant les deux premières années de leurs études, de dix-sept à dix-neuf ans, les élèves sont priés d'apprendre à lire (*Expériences d'analyse textuelle en vue de l'explication littéraire*, Paris, Droz, 1935 ; réédit. anastatique, Paris, Belles Lettres, 1967, p. 2).

N'insistons pas sur les interrogations angoissées que ne manquerait pas de soulever, chez nos théoriciens d'aujourd'hui, un programme aussi remarquablement court — aussi superbement naïf, penseraient-ils. Il faudrait se garder, pourtant, sur la foi de ces quelques lignes, de croire que le bagage théorique de l'analyste est inexistant. L'analyse préconisée par Servais Étienne reposait, dès l'origine, sur des conceptions fermes, dont certaines sont restées implicites, mais dont d'autres, les principales sans doute, ont été formulées, que ce soit par la plume de Servais Étienne lui-même ou par la plume de ses héritiers². Et il n'est pas présomptueux de notre part de constater, en outre, que l'analyse textuelle a été amenée tout naturellement à se poser depuis longtemps un certain nombre de problèmes que les spécialistes d'aujourd'hui sont en train de découvrir. Mais il est finalement vrai que l'analyse textuelle fait figure d'ingénue en regard d'entreprises modernes dont les visées sont autrement ambitieuses et les manières autrement calculées. J'ajouterai même qu'il ne faudrait sans doute pas la solliciter beaucoup pour qu'elle s'avoue un peu étourdie par certaines des déclarations de principe qui sont faites à notre époque concernant la lecture, la littérature ou le langage. C'est qu'elle a toujours cru, elle, que la lecture d'un texte, au sens où le mot *lecture* est employé tous les jours et où il figure dans les dictionnaires, est une activité possible et qu'elle conduit sans trop de mal ceux qui veulent s'y astreindre à un accord sinon total et absolu, du moins très largement suffisant, sur ce qu'on peut considérer comme l'essentiel.

² Les principes de l'analyse textuelle ont été illustrés et redéfinis, depuis 1959, dans les *Cahiers d'analyse textuelle*, fondés par le professeur Louis Remacle, à qui avait été confiée la mission de poursuivre l'œuvre d'Étienne. Dans ces *Cahiers* (Paris, Belles Lettres), on trouvera entre autres, outre deux textes capitaux de Servais Étienne lui-même (il s'agit du discours dont il sera question à la note 10, ainsi que de l'introduction aux *Expériences* citées plus haut, et qui a été reproduite dans le *Cahier* n° 2, 1960, pp. 5-20), de très éclairantes *Remarques sur l'analyse textuelle* formulées par Louis Remacle (n° 4, 1962, pp. 5-15).

Il serait certes dangereux d'avoir trop d'assurance devant un problème qui se révèle — ne le nions pas — difficile par quelques-unes de ses implications. Encore ne faut-il pas le rendre plus malaisé qu'il ne l'est en alliant comme à plaisir les paradoxes aux sophismes. On nous dit maintenant qu'il n'y a pas de lecteur naïf — ou de lecteur moyen —, qu'il n'y a pas d'en-soi de l'œuvre, qu'il n'y a pas de simple lecture ; et que ces notions sur lesquelles repose l'analyse textuelle ne sont, tout compte fait, ni claires ni distinctes. Si l'on entend par là que les expériences de chacun influent sur sa vision des choses — et particulièrement sur sa manière de réagir à un texte ; que la résonance intime et délicate des mots n'est donc pas exactement la même chez tel homme et chez son voisin, on prononce une vérité incontestable mais qui ne met pas en cause l'exercice que nous proposons. En revanche, si l'on veut nous faire croire, ce disant, qu'il n'y a dès lors pas d'accord possible, que toute lecture est admissible et que le texte n'est jamais qu'un point de départ pour des variations infinies et à chaque fois nouvelles, on ne se comporte pas seulement comme celui qui jette l'enfant avec l'eau de son bain, on profère encore une simple absurdité, qui est en flagrante contradiction avec la fonction que le langage assume, et avec l'existence même de toute activité littéraire, qu'elle soit créatrice ou critique.

Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas, à savoir qu'il n'y a rien au-delà de cette lecture à laquelle je pense, ou de ce sens — premier ou philologique, comme on le qualifie aussi, parfois — du texte. Il est tout à fait sûr qu'un roman de Balzac ou un poème de Hugo nous renseignent sur Hugo ou sur Balzac, qu'ils nous livrent, à côté de ce qu'ils disent explicitement et ouvertement, un certain nombre d'informations psychologiques, sociales, politiques, philosophiques — que sais-je encore ? Il est vrai qu'on peut être à l'écoute, dans les textes, de ces voix secondes qui nous parlent tandis que nous entendons ce que disait l'auteur. Mais a-t-on intérêt à les confondre, ces voix multiples dont l'origine est diverse, en un concert unique ? A-t-on intérêt surtout — ce qui est pire — à nier ce que le texte dit ou, plus précisément, à nier qu'il puisse dire quelque chose, sous prétexte qu'il y a, à côté de cela, ce qu'il sous-entend ? L'analyse textuelle, en tout cas, ne refuse pas de croire à l'existence de ces sens

supplémentaires ; elle n'exclut donc, en aucune manière, à partir du texte, d'autres activités que ce que j'appellerai, faute de mieux, la simple lecture. Je n'en donnerai pour preuve — mais n'est-elle pas éclatante ? — que le titre sous lequel Servais Étienne a publié ce livre dont j'extrayais à l'instant les préceptes : *Expériences d'analyse textuelle en vue de l'explication littéraire*. Comment établir mieux le fait que toute l'« explication littéraire » ne résidait pas, à ses yeux, dans l'« analyse textuelle » ? Mais comment ne pas voir, du même coup, que pour lui l'« analyse textuelle » est le passage obligé vers toute activité qui prend le texte pour base ?

J'entends déjà une autre objection, que nous connaissons bien : si vous ne voulez faire que ce que vous dites, c'est-à-dire analyser du texte ce qui est visible, apparent et perceptible pour tout un chacun, vous perdez votre temps, car vous n'apportez rien, vous ne découvrez rien. À quoi on se voit contraint de répondre que l'analyste n'a pas à apporter, et qu'il lui suffit bien de montrer ce qui est. Car si j'affirmais à l'instant l'existence, à nos yeux, d'un sens premier du texte sur quoi l'on peut se mettre d'accord, je dois ajouter que la saisie même de ce sens ne se fait pas toujours facilement et qu'elle ne se fait jamais sans un minimum de discipline intellectuelle. Lire est possible, ai-je dit. Ce qui ne signifie pas nécessairement que lire — et lire bien — soit aisé. Il y faut au moins une attention rigoureuse et une juste sensibilité aux pouvoirs des mots. Comme toute activité humaine, la lecture suppose un apprentissage. Ne rien perdre et ne rien ajouter. Être à l'écoute et se taire. Voilà qui n'est, assurément, ni inconcevable, ni trop simple. Et si l'analyse textuelle doit se poser des problèmes, ils ne se situent pas ailleurs.

Les « moyens du texte » disait Étienne : à quoi on peut ajouter, sans trahir sa pensée : les effets du texte. Tout, — tout ce que nous voulons, en tout cas, — est là. Ne serions-nous donc, en demandant cela, que des enfants sourds ou des nègres fous ? Qu'on se rassure. Nous connaissons bien les difficultés de l'entreprise. Mais en la croyant possible et en montrant qu'elle l'est, nous ne faisons pas autre chose, finalement, qu'explicitier un sentiment qui est latent, quoi qu'ils disent et quoi qu'ils pensent, derrière toutes les tentatives de ceux qui, aujourd'hui, par une voie ou par une autre, au nom d'un système ou d'un autre, entreprennent

le démontage des textes littéraires. La recrudescence même, à notre époque, des entreprises critiques établit la nécessité, donc la possibilité, d'un consensus : sinon, pourquoi parler, pourquoi écrire ?

Il reste, et ce reste est sans doute l'essentiel, à savoir comment, par quels moyens, à l'aide de quels « concepts opératoires », comme on dit maintenant, on peut entreprendre cette tâche d'analyse — ou de description, si l'on veut — qui est la nôtre. Dans sa procédure, l'analyse textuelle se distingue assez nettement, sur certains points, d'autres méthodes actuelles. Le reproche qu'elle encourrait le plus facilement, me semble-t-il, aux yeux des spécialistes contemporains, serait de n'être pas « scientifique ». Je viens de lâcher un grand mot, mais c'est cela, n'est-ce pas ? qu'on veut dire quand on nous fait grief, par exemple, d'être trop mentalistes ou d'accorder une trop grande place à la subjectivité³. C'est aussi probablement l'impression que peuvent donner nos analyses si on les compare à d'autres qui fleurissent dans diverses publications. La réponse qu'on peut opposer à une telle critique demande quelques développements.

Faut-il s'attarder à la question de la terminologie ? C'est un problème mineur, sans doute, mais qui a peut-être, pourtant, plus d'importance qu'il n'y paraît. Il y a chez les tenants de l'analyse textuelle un refus de tout pédantisme qui n'est pas une simple coquetterie d'« honnête homme ». Si nous utilisons le moins possible le jargon dont d'autres se servent et abusent, croyons-nous, c'est bien un peu parce que nous avons le sentiment que l'œuvre littéraire ne gagne pas à être offusquée par l'emploi d'un vocabulaire ésothérique, mais c'est aussi parce que nous voyons que la terminologie de la nouvelle critique, empruntée aux sciences humaines et particulièrement à la linguistique moderne, l'a été sans discernement et même, dans certains cas, avec une désinvolture inadmissible. Il se fait, nous semble-t-il, que le recours à une certaine terminologie, au lieu de mettre à l'abri de la confusion — ce qui est

³ Parlant de nos *Cahiers d'analyse textuelle* dans un article bibliographique, Nicole Gueunier écrit que la revue « se voue par trop étroitement... à la défense du mentalisme et de la subjectivité » (*l'Information courante en stylistique*, dans *Langue française*, 7, la *Description linguistique des textes littéraires*, p. 106).

en fin de compte le rôle de tout vocabulaire technique — l'engendre et l'entretient au contraire dans la mesure où cette terminologie est utilisée par des mains inexpertes à une fin qui n'est pas celle pour laquelle elle a été conçue. On n'en finirait pas de relever des exemples de cet abus des mots que d'autres que nous, du reste, et plus qualifiés, ont déjà dénoncé. Dès lors, une certaine prudence, qui n'a rien d'un snobisme à l'envers, nous paraît être de mise dans ce domaine.

Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos que Servais Étienne se méfiait, quant à lui, de l'utilisation, dans l'analyse, des appellations des figures qui ont été consacrées par la rhétorique classique. Son souci principal, en mettant ses élèves en garde, n'était pas, en soi, de condamner le recours aux étiquettes — même si celles-ci ont quelquefois une allure bizarre, et ne sont compréhensibles que par des initiés — mais d'aller au devant de ce défaut grave qui consiste à se contenter de l'identification de la figure et à se dispenser, à la fois, d'analyser son mécanisme et de s'interroger sur son effet particulier dans le texte considéré. Évidemment, Servais Étienne ne pouvait pas se douter que la rhétorique, très décriée à l'époque où il enseignait, allait faire une rentrée éclatante quelques années plus tard. Mais on peut croire qu'il n'aurait pas manqué de réagir comme nous devant certaines manières de faire de ceux qui tentent, aujourd'hui, de relancer la rhétorique sur des bases nouvelles. Je ne donnerai qu'un exemple ou deux, que j'emprunte à l'étude intitulée *Rhétorique poétique : le jeu des figures dans un poème de P. Éluard*, qui a été publiée récemment par les auteurs de la *Rhétorique générale*⁴. Dans le commentaire du titre qu'Éluard a donné à son poème (*la Halte des heures*), on nous propose de considérer que « *les heures* sont soit une métonymie (la mesure pour la chose mesurée), soit une synecdoque (la partie pour le tout) du temps et que *halte* peut se comprendre comme synecdoque particularisante d'«arrêt' » (p. 4). La suite n'est pas discutable, je le dis tout de suite, où l'on nous fait remarquer qu'il y a dans *halte* une idée de détente, de récupération des forces

⁴ La *Rhétorique générale* a été publiée à Paris, chez Larousse, en 1970. C'est un ouvrage écrit en collaboration. L'équipe, qui s'intitule le « groupe *mu* », a fait paraître plus récemment l'article qui est en cause ici dans les *Documents de travail* du Centre international de sémiotique et de linguistique de l'Université d'Urbino (10, 1972, série B).

qui n'est pas dans *arrêt*. Mais l'analyste ne se laisse-t-il pas entraîner par l'esprit de système quand il écrit que « *halte* fait figure en connotant l'idée de 'répit' » ? Et ne joue-t-il pas un jeu gratuit quand il considère que *halte* est restrictif (ce qui fait la synecdoque) par rapport à *arrêt* ? On peut se demander très sérieusement si à ce compte-là un mot n'est pas toujours la synecdoque d'un autre et s'il n'y a pas ainsi des figures partout. Ce que nous serons d'ailleurs tenté de croire lorsque, plus loin, on nous offrira, par exemple, de considérer que *grand soleil* (« Immenses mots dits doucement » / « Grand soleil les volets fermés [...] ») « démarque des expressions banales (telles que « au grand jour »), et peut s'analyser comme synecdoque généralisante de (soleil) 'éclatant', trop usuel » (p. 7). Voilà une manière de généraliser la rhétorique qui est assurément très loin de celle que recherchent nos amis du groupe *mu*, mais où ils pourraient bien sombrer, s'ils n'y prennent garde !

Au-delà de cette austérité langagière que nous nous imposons, l'analyse textuelle se caractérise encore par sa présentation : les remarques relatives aux différents niveaux linguistiques (phonologie, morphologie, syntaxe, etc.), au lieu d'être groupées entre elles, sont formulées selon l'ordre où les faits se présentent dans le texte. Ce mode d'exposition n'est pas l'effet d'un choix qui serait libre et indifférent. Il répond au contraire à des intentions profondes qui relèvent de la conception même qu'on a de l'analyse et de la lecture. En agissant comme nous le faisons, notre souci est double : nous entendons, d'une part, préserver au mieux et, autant que faire se peut, mettre en lumière la convergence des moyens du texte vers des effets qui sont le plus souvent globaux ; nous voulons, d'autre part, respecter rigoureusement le caractère linéaire de l'œuvre littéraire, auquel sont liés très intimement tous les mécanismes de la perception que le lecteur en prend. Ces deux points du programme méritent, me semble-t-il, un mot de commentaire.

Le souci de ne pas dissocier, dans l'analyse, les procédés qui relèvent des différents niveaux de l'organisation linguistique distingue l'analyse textuelle à la fois de l'explication française traditionnelle, du commentaire stylistique pratiqué par divers spécialistes et de l'entreprise de type structuraliste. Nous prenons un risque certain en agissant comme nous le

faisons : la rédaction du travail est rendue beaucoup plus délicate puisqu'elle nous impose d'énoncer des remarques d'ordres divers en ayant le souci de les mettre en relation les unes avec les autres de manière telle que la convergence des effets, et aussi la hiérarchie des procédés, soient rendues sensibles au lecteur. Tous ceux qui se sont essayés à l'analyse textuelle savent que la réussite, dans ce domaine, relève quelquefois du tour de force. Mais nous croyons que nos analyses, pareillement mises en forme, rendent finalement mieux compte, aux yeux de notre lecteur, de la complexité et de la richesse des textes.

Le respect du caractère linéaire de l'œuvre littéraire est plus important encore. On touche ici, selon nous, à l'un des caractères fondamentaux non seulement de la littérature, mais aussi de toute communication linguistique⁵. Il ne faut à aucun moment perdre de vue que tout texte se développe dans le temps, ou plus précisément que la perception que le lecteur en prend s'inscrit dans la durée, qu'elle a un commencement et une fin, qu'elle a une direction aussi, qui va précisément de ce commencement vers cette fin. Un certain nombre de remarques qu'on peut lire, dans des analyses de type structuraliste notamment, nous paraissent frappées de nullité — ou à tout le moins sujettes à caution — dans la mesure où elles ne tiennent pas compte de ces réalités. Tout se passe,

⁵ Dans son analyse du dernier *Spleen*, R. Jakobson justifie le rapprochement qu'il opère entre les mots *esprit* et *en proie* (v. 2) d'une part et le mot *espoir* (v. 18) d'autre part, en citant un morceau de phrase emprunté aux recherches de Ferdinand de Saussure invitant le lecteur à saisir les correspondances 'hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments' »). Malheureusement, il me semble que R. Jakobson érige un peu vite en principe une formule qui était interrogative sous la plume de Saussure, et on ne peut s'empêcher de penser que les mécanismes que l'auteur du *Cours de linguistique générale* croyait avoir découverts étaient assez éloignés de ceux que R. Jakobson entrevoit. Je préfère, en ce qui me concerne, m'en tenir à ce que Saussure écrivait dans un paragraphe qui précède immédiatement celui où figure le propos emprunté : « Que les éléments qui forment un mot *se suivent*, c'est là une vérité qu'il vaudrait mieux ne pas considérer, en linguistique, comme une chose sans intérêt parce qu'évidente, mais qui donne d'avance au contraire le principe central de toute réflexion utile sur les mots. Dans un domaine infiniment spécial comme celui que nous avons à traiter, c'est toujours en vertu de la loi fondamentale du mot humain en général que peut se poser une question comme celle de la consécutive ou non-consécutive » (*Mercur de France*, 350, 1964, p. 254).

là, comme si le texte était un objet qui peut être appréhendé de diverses manières, dans une vue globale purement statique, par exemple. J'ai déjà marqué mon étonnement, ailleurs⁶, devant la manière dont R. Jakobson propose de découper — ou de structurer — le dernier *Spleen* de Baudelaire. Mais je voudrais y revenir un instant. Deux questions, qui sont en réalité complémentaires, méritent d'être posées à ce propos. La première : sur quoi se fonde une analyse qui oppose, comme c'est le cas, les strophes paires aux strophes impaires ? La seconde : quel est l'intérêt et la portée des oppositions et des ressemblances qu'on découvre entre ces deux groupes de strophes ? À ces questions, on ne trouve nulle réponse explicite sous la plume de R. Jakobson. Son analyse proprement dite s'ouvre sur cette phrase : « Le poème, composé de cinq quatrains, se conforme déjà au futur appel de Verlaine : « Préfère l'impair » (1882) ». Et la suite n'est pas plus éclairante : « Les trois strophes *impaires*, opposées aux deux strophes *paires*, comprennent le quatrain central (III) et les deux quatrains *extérieurs* du poème, c'est-à-dire l'initial (I) et le final (V), opposés aux trois [lire : deux] strophes *intérieures* (II-IV) » (*Une microscopie du dernier Spleen dans les Fleurs du mal*, dans *Tel quel*, 29, 1967, p. 13). Il semblerait que R. Jakobson considère, a priori, qu'il est intéressant d'étudier, dans un poème de cinq strophes, une organisation symétrique qui oppose les strophes paires aux impaires. Mais n'est-on pas en train, ce faisant, d'introduire la géométrie où elle n'a que faire⁷ ? Il est peut-être satisfaisant pour l'esprit d'appeler *centrale* la strophe III, *extérieures* les strophes I et V et *intérieures* les strophes II et IV, mais comment une telle organisation peut-elle être perçue dans la lecture ? La question se pose avec d'autant plus d'acuité que les relations qui soutiennent cette figure géométrique — et j'en arrive ainsi à ma seconde question de tout à l'heure — ne sont pas frappantes. Elles tiennent essentiellement à la présence dans I, III et V, de pronoms de la première personne qui sont absents dans II et IV. Cela suffit-il à rendre perceptible une organi-

⁶ *Analyse structurale et analyse textuelle*, dans les *Cahiers d'analyse textuelle*, 10, 1968, pp. 7-22.

⁷ Il n'est sans doute pas sans intérêt de rappeler que dans leur analyse des *Chats* R. Jakobson et Cl. Lévi-Strauss découvraient déjà une organisation symétrique du même type, les vers 7 et 8 du sonnet, considérés comme centraux, s'opposant à ce qui précède et à ce qui suit.

sation que le développement temporel de la lecture rend très malaisée à percevoir, et que viennent contredire, ou brouiller, si on préfère, tant d'éléments qui ne vont pas dans le même sens ? Tout se passe en réalité, et ceci est grave pour la méthode, comme si on avait posé, sur la foi d'on ne sait trop quelle intuition, l'existence d'une figure géométrique dont on doit déceler la présence en même temps que la justification dans le texte. On ne peut qu'être gêné par une pareille démarche, qui conduit à un résultat bien éloigné de ce que le lecteur de Baudelaire perçoit lorsqu'il lit le *Spleen* en commençant par le début, ce qui le conduit nécessairement à se laisser porter par l'organisation syntaxique si particulière de ce poème⁸, et sans qu'il sache s'il se trouve dans une strophe qui porte un numéro pair ou un numéro impair.

Nous ne sommes pas en contradiction avec nous-mêmes lorsque, ayant souligné le caractère essentiellement linéaire du discours, nous affirmons qu'il y a lieu de tenir compte du fait que ce discours est constitué d'un certain nombre d'unités qui sont les phrases. Car c'est là un autre principe sur lequel nous croyons devoir être fermes. Le texte est certes perçu par le lecteur comme une suite, mais non comme une simple juxtaposition d'éléments. L'unité sémantique reste la phrase, et le danger est grand, si on l'oublie, de tomber dans ce que nous appelons l'atomisation — qui serait en l'occurrence une désarticulation — avec toutes les suites fâcheuses que cela comporte. Un exemple lumineux de ce qu'il faut éviter m'est à nouveau offert, dans ce domaine, par un passage de l'analyse rhétorique dont j'ai parlé tout à l'heure. Il s'agit de la strophe d'Éluard que voici :

**Bouche bien faite pour cacher
Une autre bouche et le serment
De ne rien dire qu'à deux voix
Du secret qui raye la nuit.**

⁸ Faut-il rappeler que les trois premières strophes, commençant par *Quand*, contiennent des propositions circonstancielles de temps, tandis que les deux dernières strophes développent, l'une la double proposition principale, et l'autre des propositions qui sont, pour le sens, étroitement liées à cette principale ?

On ne peut pas admettre que l'expression *Bouche bien faite* soit considérée, ne serait-ce qu'un instant, comme un « syntagme clos à la suite duquel on peut attendre d'autres syntagmes du même type (« beaux yeux bruns », par exemple) » (p. 10). C'est là, pour nous, une assez grosse faute d'analyse, car la lecture ne procède pas de la sorte. Encore, l'erreur serait-elle bénigne si une telle manière de lire (?) ne conduisait à voir dans la strophe en cause « une succession de scandales syntaxiques faite d'ambiguïtés ». Qu'on me permette de citer un peu plus longuement, ce qui fera mieux saisir le mécanisme :

pour cacher : le premier syntagme se complète, libérant *faite de bien*. Constituée en deux temps par cette sorte d'attelage, la séquence a l'air de se fermer en fin de vers (la première strophe nous a imposé une coïncidence entre pause métrique et pause syntaxique) ; dès lors, *cacher* apparaît un instant comme intransitif et prend la valeur de « taire, se taire ». Sans verbe conjugué et sans article initial, le vers a l'allure d'un vocatif ou, mieux, d'un invocatif ou d'un laudatif [...].

et le serment : les phénomènes se répètent : prolongation imprévue du syntagme (*et*), attelage ou faux zeugme (apparemment *serment* est complément de *cacher* en même temps que *bouche*), clôture trompeuse en fin de vers.

De ne rien dire : enjambement, plus flagrant que celui du vers précédent et qui remet en cause la fonction de *serment* dans la séquence (n'est-il pas coordonné au premier « bouche », en position de sujet, plutôt qu'au second ?)⁹ ; « ne rien dire » apparaît comme un syntagme clos tout d'abord. La forme infinitive donne au vers entier une allure impérative et fait penser à quelque règle d'interdiction.

Cette manière d'analyser conduit, évidemment, à découvrir des effets à chaque pas. Mais que fait-on, dans tout cela, de la nécessaire solidarité des syntagmes ? Loin de moi, évidemment, l'intention de nier la possibilité d'un jeu qui repose, dans un poème versifié, sur un décalage entre le découpage syntaxique et le découpage prosodique : enjambement, rejet,

⁹ Je suis un peu étonné de ce repentir. Pour moi, la présence de l'article défini devant *serment* rend malaisée la lecture qui est proposée ici. En revanche, la première manière de lire (... *cacher*... *une autre bouche et le serment*...) ne pose aucun problème. Pourquoi, dès lors, ne pas s'en tenir à elle ?

contre-rejet ne sont pas de pures facilités accordées au poète maladroit. Encore ne faut-il pas exagérer la portée du conflit et aller, comme c'est le cas dans certains des exemples qu'on vient de voir, jusqu'à supposer que le découpage prosodique a le pouvoir de brouiller la compréhension en nous jetant sur de fausses pistes. Mais un comble est évidemment atteint lorsqu'on invente arbitrairement un arrêt de sens en plein vers, là où la prosodie n'interfère pas avec la syntaxe. Personne ne lit et personne ne comprend *Bouche bien faite*, avant de lire la suite et de corriger. . . *pour cacher*. Du moins, je le crois, comme je crois que personne ne lit *Bouche* (*bouche d'égoût* ou *bouche aimée* ou *bouche la bouteille*, etc.) avant de lire *bien faite* ; comme je crois que personne ne lit *B. . .* (en imaginant tous les mots dont c'est l'initiale) ou *Bou. . .* (en pensant à *Bouchon*, *Bouteille*, *Boulon*, que sais-je encore ?). Servais Étienne déjà (c'était en 1938) mettait en garde contre un découpage intempestif des textes :

Soit à expliquer l'expression de Baudelaire : *un soleil moribond*. La faute à éviter, c'est de découper l'image verbale suggérée par l'ensemble des trois mots comme s'ils avaient chacun un sens indépendant, — comme si, dans une première opération, nous allumions d'abord un soleil éclatant avant de passer à la seconde opération qui consisterait à l'éteindre (« Intuition ou illusion ? », dans *Revue des langues vivantes*, t. 4, p. 211).

Ce qui nous conduit, dans toutes nos démarches, on l'aura compris, c'est la certitude, née à la fois de ce que la linguistique nous apprend et d'un sentiment nourri par l'expérience, que les opérations de la lecture obéissent bel et bien à un certain nombre de lois, et qu'il s'agit pour l'analyste de les respecter. Ne croyant pas que tout est possible, nous ne nous permettons pas d'avancer des explications qui peuvent peut-être passer aux yeux de certains pour des propositions séduisantes, mais qui ne sont finalement que des exercices de voltige intellectuelle d'un intérêt discutable. Voici quatre vers bien connus de Rimbaud :

**L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins ;
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles,
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.**

Dans un ouvrage récent (A.J. Greimas et coll., *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, 1972), on peut lire à leur propos le commentaire que voici :

... l'adjectif « souverain »... n'est pas seulement membre de la même classe grammaticale que « vermeilles », il est en rapport sémantique avec lui : en effet, le substantif « vermeil » signifie un « argent doré recouvert d'une dorure d'un ton chaud tirant sur le rouge » et par extension « cette dorure, appliquée sur l'argent » (Robert : art. « Verm(i)- ») ; d'autre part, le substantif « souverain » est une « monnaie d'or anglaise de valeur égale à la livre sterling » (Robert : art. « Souverain, ain ») (J.P. Dumont, *Littéralement et dans tous les sens*, p. 138).

Voilà bien le type de remarque que, jamais, nous ne nous permettrons de formuler. Mais ce commentaire n'est choquant, évidemment, que pour ceux qui croient qu'on ne peut pas dire n'importe quoi à propos d'un texte. Tout est là, finalement. Au-delà des théories plus ou moins solides et plus ou moins subtiles, au-delà du jargon plus ou moins ésotérique et plus ou moins utile, il y a les remarques que l'on formule dans le concret, à propos de tel texte, et il y a la pertinence de ces remarques.

Il ne faut pas tenir compte, ici, des erreurs qui sont de simples distractions, au regard de tout le monde. Leur présence sous la plume des meilleurs spécialistes prouve simplement qu'il ne suffit pas d'être particulièrement informé de toutes sortes de choses pour faire de la bonne analyse, mais qu'il faut encore avoir les yeux ouverts et se méfier de soi-même autant qu'on se méfie des autres. Nicolas Ruwet, par exemple dans son *Esquisse d'analyse linguistique* du sonnet de Baudelaire « Je te donne ces vers... » (*Poétique*, 7, 1971, pp. 388-401), affirme que tout le système des rimes du poème repose sur trois oppositions dont la première serait « absence/présence de /r/, qui oppose les dix premiers vers aux quatre derniers (ou, si l'on tient compte de la phonétique totale des mots à la rime, les quatrains aux tercets, cf. *profond, répond*) » (p. 389), alors que le vers 5 — ou, si l'on préfère, le premier vers du deuxième quatrain — s'achève bel et bien par le mot *incertaines*. On ne peut pas tirer d'argument contre la méthode d'une bévue comme celle-là, que tout le monde peut com-

mettre, y compris les plus perspicaces parmi les partisans de l'analyse textuelle. Non, ce qui mérite d'être débattu, ce n'est pas cela, mais ce qui sépare une remarque dont la portée est incontestable et une autre remarque qui relève un fait sans aucun intérêt. Ce que nous croyons, nous, c'est qu'il y a une hiérarchie de valeur entre les multiples constatations que peut inspirer l'examen attentif d'un texte. Et ce que nous voyons, c'est que l'analyste, en fin de compte, ne peut jamais opter qu'entre deux attitudes. Ou bien il s'avoue incapable de porter un jugement de valeur sur ses propres observations — et alors il s'autorise à relever tout ce qu'il perçoit ou croit percevoir, sans autre discernement que celui qui lui est proposé par son système d'analyse lui-même (ce qui serait assez bien le cas, me semble-t-il, de l'analyse structurale, et ce qui explique qu'elle se laisse entraîner à proposer des rapprochements étonnants ou à donner le même statut à des éléments indéniablement capitaux qu'à des éléments très évidemment secondaires). Ou bien il est renvoyé à son jugement personnel, à ce sentiment qu'il ressent d'avoir touché quelque chose qui compte, qui est actif, qui est efficace, quelque chose qui, en un mot, a une existence effective dans le texte qu'il étudie.

Nous sommes peut-être naïfs ou peu clairvoyants, mais nous croyons que c'est, jusqu'ici, la seconde attitude qui a donné les résultats les plus satisfaisants, n'en déplaise à tous ceux qui veulent, sans pourtant en avoir vraiment les moyens, instaurer une science de la littérature. J'irais même plus loin, quitte à être considéré comme un béotien, en me demandant si l'on peut concevoir, dans un avenir qui ne nous échappe pas, à nous qui devons tout de même bien vivre et travailler, une meilleure méthode pour saisir ces effets que nous cherchons à mettre en lumière. Car c'est là, en dernière analyse, que se situe toute la question. Les façons de faire qui nous sont proposées aujourd'hui permettent, dans les meilleurs cas, de donner une description du texte (jeu des équivalences chez Jakobson, jeu des figures dans la nouvelle rhétorique, etc), mais sans qu'on tienne jamais compte — ce qui reste cependant l'essentiel — de son fonctionnement et de son efficacité. Le texte est descriptible — même s'il n'est jamais parfaitement décrit —, mais comment connaître l'action de ce texte sur le lecteur, qui va le recevoir et le faire vivre en le recevant ? Les tests, par exemple, ne nous donnent que des

réactions brutes, bonnes et mauvaises réunies, sans qu'on sache comment séparer le bon grain de l'ivraie. Or, si le sociologue et le psychologue peuvent admettre que toutes les lectures se valent, des plus attentives aux plus fantaisistes, il n'en va pas de même pour celui qui cherche à parler de littérature avec une petite chance d'être entendu, ni non plus — ce qui est infiniment plus sérieux encore — pour celui à qui incombe la mission de former les jeunes esprits à la juste compréhension des textes. On touche probablement ainsi à des problèmes extrêmement graves, et qui me dépassent très largement : je ne vois cependant pas comment on pourrait interdire au professeur de considérer qu'il y a de bonnes et de mauvaises réactions devant un texte, de bonnes et de mauvaises manières de comprendre un texte, de bonnes et de mauvaises manières de lire, sans compromettre gravement, du même coup, tout un apprentissage essentiel, qui est en dernier ressort celui de la communication entre les hommes.

On m'objecterait peut-être que je vais trop vite et trop loin, et qu'il ne s'agit ici que de la littérature — abstraction faite, donc, de tout ce qui est message à visée purement utilitaire. La dernière question dont je voudrais toucher un mot, avant de mettre le point final à ces propos trop rapides et trop fragmentaires sur l'analyse textuelle, est donc de savoir si la méthode — puisque c'en est une — peut se pratiquer de la même manière avec des textes de toutes natures, et plus spécialement avec les textes poétiques, où, semble-t-il la liberté du lecteur est plus grande que partout ailleurs.

Je pourrais, une fois de plus, répondre en invoquant Servais Étienne. Il a en effet écrit sur ce sujet, à la fin de son discours de réception à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises¹⁰, une page extrêmement ferme, autant que remarquablement brillante. Mais je ne vais pas transcrire tout le passage. Quelques phrases explosives, sous leur air très anodin, suffiront :

Ce qu'on veut nous faire croire, c'est qu'un même concert de mots tolère plusieurs interprétations également satisfaisantes. Non ;

¹⁰ Ce texte a paru dans le *Bulletin* de l'Académie (t. 17, 1939, pp. 44-52) et a été republié sous le titre *Sur les rapports de la poésie avec le langage* dans les *Cahiers d'analyse textuelle* (1959, 1, pp. 5-14).

seule la page blanche n'offre pas de sens et seule elle est prête pour tous les poèmes que l'on voudra ; mais dès le titre, un poème est déjà orienté : le premier mot déjà écarte la foule des autres poèmes qui commencent autrement, le second mot et les suivants chacun à son tour redressent les hésitations de l'esprit . . .

Si je voulais mettre en langage de métier le principe de toute lecture, je dirais (et ce n'est pas nouveau) : un mot a plusieurs sens dans le dictionnaire, mais dans un contexte donné il n'en a qu'un. C'est sous cette forme bien modeste qu'il appartient à un professeur de défendre les droits de l'esprit et de dénoncer le relâchement ou l'abdication du lecteur pressé.

J'en connais qui ne réprimeront pas une envie de sourire ou un haussement d'épaule devant des propos d'une telle simplicité. Et pourtant ! Il n'est en aucune manière question d'interdire à quiconque de rêver à partir d'un poème, de substituer sa rêverie à lui aux émotions que le poème communique. Tout le monde en effet a le droit de jouer avec les mots et de jouir des mots. Mais sous peine de considérer qu'à la limite le dictionnaire, avec ses quelques dizaines de milliers de termes superbement isolés, et tous différents, constitue le plus beau livre de poésie, on est obligé de reconnaître que le poème, lui, nous impose un cheminement, — même s'il est sinueux, trompeur quelquefois, ou plein de repentirs. Notre liberté à nous lecteur, est à chaque pas limitée par les signes que le texte nous adresse. Chacun peut évidemment les ignorer, mais lire ce n'est pas cela, c'est les reconnaître, au contraire, les déchiffrer et les suivre. On peut croire, certes, qu'une lecture parfaite, qui tienne compte des seules sollicitations du poème et de toutes les sollicitations du poème, est un idéal derrière lequel l'analyste ne cessera jamais de courir : on n'en a pas moins le devoir d'exiger que l'analyse, en tant que méthode, pose comme principe que le texte poétique, comme n'importe quel texte, a un sens, et un seul, quelle que soit la multiplicité des réactions personnelles — scientifiquement inconnaissables et ne relevant pas, par définition, de l'acte de communication — qu'il ne manquera jamais de susciter.

J'ajoute que les mécanismes fondamentaux de la lecture poétique, contrairement à ce qu'on affirme aussi, parfois, ne sont pas différents de ce qu'ils sont dans la lecture de la

prose. Certes les relations qui s'établissent de terme à terme ne sont pas toujours exactement de même nature ici et là. La poésie, par exemple, qui joue beaucoup plus que ne le fait la prose sur le halo suggestif qui entoure les mots, qui en use et l'exalte, va parfois aussi, dans les cas extrêmes, jusqu'à se satisfaire de liaisons qui reposent sur lui seul. Certains textes poétiques modernes ne trouvent en effet leur cohésion qu'au niveau de ce qu'on appelle maintenant les connotations, ce qui n'est évidemment jamais le cas de la prose normale. Mais il n'empêche que, dans ces cas exceptionnels comme ailleurs, le lecteur cherche naturellement, par un déchiffrement qui reste une lecture, à retrouver dans le poème une organisation significative qui, si elle n'est pas décelable, fait tout simplement basculer le texte dans le non-sens, c'est-à-dire dans le néant.

Il ne fait pas de doute que la lecture d'un poème, ce déchiffrement dont je parlais à l'instant, se fait à l'aide d'indications dont certaines sont moins visibles, moins incontestables, aussi, que d'autres. Il y a toujours, dès lors, dans l'analyse, une marge d'incertitude. Nous sommes continuellement obligés de trier et de choisir. Nous pouvons le faire pour nous-mêmes, dans le recueillement. Mais c'est également ce que nous faisons quand l'exercice a lieu en classe, avec la collaboration de tous. Certaines propositions sont vite rejetées, d'autres sont acceptées tout de suite, sans aucune réticence, d'autres encore font l'objet de subtiles pesées. Et finalement, si un accord ne s'est pas réalisé, en bonne foi, sur ce qui doit être dit, on n'empêchera personne de se tenir à une explication qui n'a pas rencontré une adhésion unanime. Ce que nous souhaitons seulement, c'est que cette explication — qui est peut-être très alléchante, dans son audace — soit présentée avec un minimum de précautions. Dans ces séances publiques, c'est la sensibilité des autres qui contrôle et complète celle de l'analyste qui parle. Mais on sent très bien, quand chacun a saisi la portée de l'exercice et accepte de jouer le jeu, vers quoi on tend, vers une manière d'appréhender le texte qui est à la fois extrêmement riche — quand le texte lui-même n'est pas pauvre, évidemment — et remarquablement solide.

Il faut maintenant conclure. On peut penser que cette gymnastique intellectuelle à laquelle nous nous livrons n'a pas les hautes ambitions que d'autres nourrissent. On peut penser

aussi qu'elle est décidément trop sommaire dans ses justifications théoriques. On peut même estimer qu'elle est trop imparfaite dans ses réalisations. Il reste qu'elle a rendu d'admirables services sur le terrain où elle a toujours voulu s'exercer. L'analyse textuelle n'a jamais prétendu et ne prétend pas aujourd'hui être autre chose qu'un exercice scolaire. Mais n'est-ce rien, ou est-ce trop peu ? Je ne le crois pas, quant à moi. Bien au contraire. Il faut avoir vu une bonne classe au travail pour comprendre combien les sensibilités peuvent s'affiner et s'affermir dans ce jeu très sérieux et très exaltant qui pousse chacun à se sonder en se contrôlant. Et chaque jour qui passe me conduit à me demander avec un peu plus de scepticisme si l'analyse textuelle est sur le point d'être détrônée, dans les classes où elle se pratique vraiment, par une manière de faire qui soit plus sûre et plus efficace. En tous cas, certains signes qui ne trompent pas montrent à celui qui veut bien regarder que l'explosion des nouvelles méthodes n'a pas donné jusqu'ici plus de clairvoyance et plus de sûreté dans le jugement aux élèves de ceux qui s'y sont adonnés sans retenue.

Université de Liège